

POLITIQUE ET IMPÉRIALISME

L'histoire de Rome, c'est la vie et la mort d'une cité qui représenta à double titre une extraordinaire exception dans le monde méditerranéen de l'Antiquité. En effet, si, d'une part, elle a connu deux des trois formes de régimes politiques possibles, la monarchie et l'aristocratie, elle n'a jamais expérimenté la troisième, la démocratie; ses habitants n'en ont même jamais ressenti la tentation. D'autre part, petite cité au début, elle est devenue une cité-État puis la capitale d'un immense empire qui a suscité l'étonnement des historiens, ou qui du moins devrait le susciter.

L'aristocratie, la démocratie et la monarchie

La notion de cité est inséparable de l'Antiquité. On appelait alors cité un ensemble formé par une ville et par le terroir qui en dépendait; elle possédait une armée (sauf si elle avait été vaincue et placée sous l'autorité d'une autre cité); elle avait choisi les institutions qui la dirigeaient; et elle était protégée par ses dieux. Donc au début de son histoire, Rome fut une cité, petite au demeurant, et qui plus est parfois soumise à l'autorité d'un roi venu d'un monde voisin, l'Étrurie.

Les Romains se débarrassèrent à la fois des Étrusques et de la monarchie, qui resta longtemps odieuse à leurs yeux. Ils se donnèrent alors un régime aristocratique, dans lequel les sénateurs jouèrent un rôle prépondérant comme on le verra, et ils vainquirent à la guerre tous les peuples qui leur furent opposés, quel qu'ait été le régime sous lequel ils étaient placés. Leur communauté devint une cité-État, et elle fut victorieuse de monarchies et de démocraties.

Ils finirent par se trouver à la tête d'un empire.

L'empire avait un centre, Rome, vers lequel convergeaient les voies romaines, nombreuses et bien aménagées: « Tous les chemins mènent à Rome ». Tout empire possède une périphérie, délimitée par des frontières, et le monde romain

ne fit pas exception. Ces frontières correspondaient, quand c'était possible, à des limites naturelles, des côtes ou des fleuves. Cette périphérie devait être soumise au contrôle des autorités romaines, contrôle direct dans le cas des provinces et indirect pour les protectorats. On remarque que les protectorats étaient transformés en provinces dès que c'était possible ; ils ne représentaient qu'une solution d'attente, quand Rome ne disposait pas de troupes en nombre suffisant. Car Rome a souvent manqué de soldats, surtout de bons soldats.

Dans l'Antiquité, comme de nos jours, les fleuves et la mer remplissaient deux fonctions opposées : tantôt ils unissaient, tantôt ils séparaient. Ils n'empêchaient pas les hommes, les idées et les marchandises de passer, mais ils facilitaient la défense (rien n'est plus délicat à organiser qu'un débarquement sur une berge ou sur une rive). Dans ces conditions, la terre, toujours comme elle le fait à l'heure actuelle, constituait soit un domaine d'accueil, soit une menace.

Le mot empire n'implique pas un type d'organisation politique particulier ; l'histoire a connu des empires dirigés par des aristocraties, des monarchies ou des démocraties. Comme nous l'avons dit, l'empire romain fut élaboré d'abord par une cité aristocratique et ensuite gouverné par une monarchie. Mais les Romains ne firent jamais confiance ni aux rois ni aux peuples (conçus comme démocraties dans ce contexte). Ils ont partout soutenu les élites locales qui leur ont bien rendu. Sous le Principat, dès le règne d'Auguste, elles adoptèrent avec enthousiasme le culte impérial. L'empereur les soutenait et elles soutenaient l'empereur. Au fond d'eux-mêmes, les notables pensaient ce que Napoléon III proclama bien des siècles plus tard : « L'empire, c'est la paix » ; et ils ajoutaient in petto : « Et la paix, c'est notre prospérité ».

La conquête

Quand il voulut écrire une histoire de la République romaine, André Piganiol intitula son livre *La conquête romaine* ; c'est en effet ce phénomène d'expansion qui domine la période.

Si l'on veut comprendre les motivations des Romains, il faut prendre en compte les mentalités de l'Antiquité et pas les nôtres. Ce peuple n'aimait rien tant que l'ordre et ne haïssait rien tant que le désordre. Ils pensaient qu'il y avait un ordre dans le monde et qu'il fallait le respecter ; ceux qui croyaient que cet ordre universel n'existait pas estimaient qu'il fallait l'établir.

Pour établir l'ordre, les dirigeants procédaient par empirisme. Ils n'avaient pas étudié la politique ni l'économie comme elles sont connues de nos jours. Ils pensaient que le pouvoir politique devait agir à l'intérieur contre les brigands et surtout à l'extérieur contre les barbares. Personne, en revanche, ne leur demandait d'intervenir dans le domaine de l'économie. Ils avaient une armée pour défendre l'empire, au besoin pour conquérir des territoires; ils disposaient d'une diplomatie non permanente mais efficace, et ils avaient des moyens pour financer leurs dépenses. Le domaine régalien ne concernait donc que deux aspects, l'armée et la politique. Bien sûr, en cas de crise grave, ils pouvaient intervenir hors de ce champ, par exemple dans la vie économique, en distribuant de la monnaie ou en fixant les prix; mais ils ne le faisaient que pour protéger l'ordre public. Dans tous les cas, ils n'agissaient pas suivant des schémas préétablis, appris dans des écoles, mais de manière empirique.

C'est pourquoi la géopolitique se réduit souvent à la géostratégie. Et donc, la stratégie mérite un examen. Et, s'il est très difficile de faire une histoire purement stratégique de Rome, c'est tout d'abord parce que les dirigeants romains ne raisonnaient pas dans ces termes. Et ils ne raisonnaient pas ainsi parce qu'ils n'en avaient pas les moyens cartographiques et statistiques.

Tout d'abord, ils ne disposaient pas de cartes aussi précises que celles qui existent actuellement. Mais ils en possédaient, contrairement à ce que l'on écrit parfois. Dans Rome avait été affiché un plan de la Ville, « remarquablement précis » (F. Coarelli), la *Forma Urbis Romae*, dessinée à l'époque de Septime Sévère. Par ailleurs, on appelle table de Peutinger un document du XIII^e siècle trouvé chez un érudit de la Renaissance. Il s'agit d'une carte qui représente tout l'empire avec ses grandes routes et ses principales villes. Elle facilitait grandement le déplacement des voyageurs, mais elle n'était pas d'une bien grande utilité pour la topographie et les proportions y sont plus qu'aléatoires. D'autres documents analogues sont attestés par les textes littéraires.

Et ensuite, ils ne disposaient pas, non plus, de statistiques. Certes, des chiffres sont disponibles, par exemple pour une opération, le *census*, qui est souvent appelée de manière impropre « recensement ». En effet, si le recensement a une finalité économique (les dirigeants veulent savoir comment la population se répartit dans l'espace), le *census* avait un but social (il permettait de répartir les hommes dans les niveaux de la société). Il est vrai que quelques géographes et historiens ont eux aussi donné des chiffres. Mais il est difficile d'utiliser ces données, pour

deux raisons. Les auteurs ne disaient jamais s'ils incluait dans leurs estimations les femmes, les enfants et les esclaves. De plus, les anciens n'accordaient pas aux chiffres la même valeur que nous. Quand ils disaient qu'un homme avait 90 ans, ils voulaient simplement dire qu'il était très vieux. Et pour un personnage décédé à 37 ou 38 ans, ils disaient qu'il était mort à 40 ans : ils avaient l'habitude d'arrondir.

Il est néanmoins possible de suivre l'application d'une stratégie empirique qui a évidemment varié suivant les époques, et il conviendra de revenir là-dessus à plusieurs reprises. D'une manière générale, quelques caractéristiques se dégagent. On a discuté l'existence d'une stratégie et d'un « modèle occidental de la guerre », défini par Victor Hanson.

L'histoire de Rome montre que cet État a suivi une stratégie ou plutôt une « petite stratégie », variable suivant les périodes ; elle sera analysée en son temps, dans ses causes, son développement et ses conséquences.

Par ailleurs, s'il n'entre pas dans notre propos de dire si les autres civilisations différaient ou non, il n'en est pas moins possible de définir quelques traits propres à Rome. D'abord, les espaces d'affrontement étaient bien délimités : les deux parties s'efforçaient de ne pas déborder de leur territoire et les moyens disponibles les empêchaient d'étendre les dommages à tout un pays. De même, la distinction entre amis et ennemis était claire.

Du point de vue de la géographie, les espaces stratégiques étaient connus. Les éléments tactiques également. Les militaires romains savaient utiliser les fleuves et la mer, et ils n'ignoraient pas qu'ils devaient se méfier des berges et des côtes en cas de débarquement. Ils connaissaient l'utilité des crêtes, des cols et des glacis ; on en fournirait mille exemples.

Il faut encore en revenir aux mentalités collectives. Les Romains n'ont jamais fait de guerre économique, pour les raisons qui viennent d'être énumérées. Ils n'ont jamais fait de guerre idéologique, même s'ils ont installé des régimes aristocratiques chez leurs ennemis ; ils n'agissaient pas ainsi pour des raisons morales ou philosophiques, mais pour des motifs pratiques, parce que les notables municipaux appréciaient leur sens de l'ordre. Ils n'ont jamais fait, non plus, de guerre de religion. Certes, ils ont interdit les sacrifices humains et ils ont persécuté le druidisme et le christianisme. C'est que les sacrifices humains étaient terriblement efficaces, du moins le croyaient-ils, ce qui explique leur extraordinaire hypocrisie, car ils ne se privaient pas d'y recourir au besoin. Le druidisme, mal

connu malgré la masse de livres qui lui ont été consacrés, exaltait dangereusement le patriotisme des Gaulois. Quant au christianisme, nous verrons plus loin pourquoi l'État fut amené à le poursuivre. Enfin, l'Antiquité – faut-il le rappeler ? – n'a jamais connu le « pacifisme », la « non-violence » ni aucune des doctrines de ce genre. Ces idéologies, nées à la suite des atrocités vécues par les soldats pendant la guerre de 1914-1918, sont parfaitement anachroniques pour cette époque.

La méthodologie

S'agissant de l'Antiquité, il est évident que les sources présentent des lacunes, et que celles qui sont disponibles ont été lues cent fois et commentées mille fois, surtout par les historiens des XIX^e et XX^e siècles qui faisaient de l'histoire militaire parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, mais qui se moquaient de toute méthodologie. De la sorte, les désaccords sont nombreux et les erreurs banales, même chez les plus grands.

Alors, faut-il désespérer ? Non. Mais il faut savoir ce que l'on sait et surtout ce que l'on ne sait pas. Et l'historien de l'Antiquité doit appliquer des méthodes qui lui sont propres, à base de relecture et de critique des textes, textes des anciens et surtout des modernes. Il verra alors que les Romains, menés par leur Sénat, ont agi par empirisme. Ils ont mené peu de guerres offensives, ce qui ne les a pas empêchés de faire des guerres préventives. Très souvent ils ont été acculés à la défensive. Mais ils avaient un principe : ne jamais négocier en position de faiblesse. Ce qui veut dire ne jamais reconnaître une défaite, se battre et endurer jusqu'au renversement de situation.

Les méthodes de l'historien lui permettront de décrire un processus extraordinaire, et de l'expliquer : comment une petite bourgade, menacée de disparition à plusieurs reprises, a pu se sauver de ses ennemis, puis bâtir un empire, puis le défendre pendant des siècles. Singularité de Rome, l'empire a été conquis par une cité aristocratique utilisant une armée de conscription, puis défendu par un régime monarchique avec une armée de métier. Certes, aucun empire terrestre n'a duré aussi longtemps. Mais il a fini par être perdu. Et la destruction n'est pas moins intéressante que la construction.

PRÉLUDE

Avant l'empire (753-272 avant J.-C.)

Il est difficile d'étudier la période des origines de Rome, car elle est encombrée de légendes, traversée par des hommes différents de nous, aux comportements qui nous paraissent étranges. Par ailleurs, il est extraordinaire que cette ville qui a dominé le monde a failli disparaître à plusieurs reprises, attaquée de tous côtés par des ennemis déterminés à la détruire.

Ces légendes racontent ces débuts. Elles ont fortement marqué les esprits jusqu'à la fin de Rome ; elles passaient souvent pour de l'histoire. Les modernes, évidemment, sont plus critiques. Ils le peuvent, puisqu'ils disposent de l'archéologie dont les données, à condition d'être bien interprétées, sont incontestables. Le plus étonnant, c'est que les archéologues constatent que les légendes permettent de mieux comprendre les résultats des fouilles et réciproquement. Elles possèdent un fonds de vérité.

Deux faits saillants marquent cette première période. D'une part, le monde méditerranéen était partagé entre des États aux régimes divers, et l'on y trouvait les trois cas possibles : monarchie, aristocratie et démocratie, celle-ci étant plus facile à installer dans des cités, structures alors normales (on appelait cité une ville avec le territoire qui en dépendait). D'autre part, Rome était parfois placée sous l'autorité de rois « étrangers », en l'occurrence étrusques.

La Ville aux trois collines

Tout le monde croit que Rome est la Ville aux sept collines; c'est une erreur, comme le montrent une carte et un peu de géologie.

Rome se trouve sur la rive gauche du Tibre, à un endroit où le fleuve coule du nord vers le sud; cependant, les anciens ne parlaient pas de rive droite ni de rive gauche, mais de rive latine et de rive étrusque, parce que l'Étrurie, pays des Étrusques, se trouvait à l'ouest et le Latium, pays des Latins, à l'est. En son milieu se trouve l'île Tibérine, une étroite langue de terre qui facilite le passage entre les deux régions.

Le Latium est une plaine alluviale, basse et encombrée de marais, où la vie est rendue difficile par les eaux stagnantes qu'il faut drainer; il avait encore fallu assécher les Marais Pontins entre les deux guerres. Elle est dominée à l'est par une chaîne montagneuse datant du Tertiaire, les Apennins, contemporaine du Jura, des Alpes ou des Pyrénées. Après la surrection de ce relief, des phénomènes volcaniques se sont produits et une langue de lave s'est avancée depuis l'est vers l'ouest, pour s'arrêter à hauteur du Tibre. L'érosion l'a attaquée et elle a isolé trois collines à l'ouest (du nord au sud: Capitole, Palatin, Aventin), laissant un plateau à l'est, les Esquilies, terminé par quatre indentations (du sud au nord: Caelius, Esquilin, Viminal et Quirinal). Une dépression marécageuse, qui correspondait au futur Forum, était encadrée par ces sept reliefs. De là, effectivement, un homme avait l'impression d'être entouré par sept collines. Mais il n'y a en réalité que trois collines et quatre indentations du plateau. Le Capitole culmine à 46 mètres; de son côté, la vallée du Tibre descend à 13 mètres.

Le Vatican et le Janicule ne faisaient pas partie de Rome: ces deux hauteurs n'ont été occupées que tardivement, et elles se trouvaient sur la rive étrusque.

La Rome royale

L'archéologie a montré comment avait été peuplé le site de Rome; ce fut un peu comme le dit la légende. Un Latin, Romulus, aurait voulu créer une ville; son frère Rémus ayant eu la même ambition, ils se battirent; le premier tua le second et donna son nom à l'agglomération, Rome, née le 21 avril 753 avant J.-C. Des hommes du voisinage vinrent la peupler; par la suite, manquant d'épouses, ils enlevèrent les filles d'une communauté proche, les Sabines. Conscients de leur diversité initiale, les Latins et les Romains n'ont jamais prétendu être « purs »;

cette notion n'avait pas de sens pour eux, et ils revendiquaient leur diversité initiale. Trois rois latins présidèrent aux destinées de cette première communauté, Numa Pompilius, le prêtre, Tullus Hostilius puis Ancus Martius, l'un et l'autre guerriers et législateurs. Puis, trois rois étrusques leur succédèrent, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et enfin Tarquin le Superbe (« l'Orgueilleux »). Ce dernier commit des crimes, notamment en violant Lucrece, ce qui entraîna une révolution que la tradition date de 509 : les Étrusques furent chassés de Rome et un régime aristocratique instauré.

L'archéologie vient de révéler que le site de Rome a été occupé dès la Préhistoire et jusqu'au début du premier millénaire, mais pas de manière continue (en tout cas, on n'en a pas encore la preuve ; la séquence comporte quelques solutions de continuité). Des Indo-Européens, les Italiens ou Italiques, peuplèrent la péninsule au cours du II^e millénaire. Parmi eux se trouvaient les Latins. Au cours du VIII^e siècle avant notre ère, quelques-uns d'entre eux s'installèrent sur quelques points des sept « collines » de la tradition ; des Sabins, des Étrusques et d'autres hommes venus d'autres communautés avaient construit leurs huttes dans le voisinage. Ils vécurent tous d'abord dans des cabanes isolées, puis ces demeures se regroupèrent en villages ; enfin, ils drainèrent le forum et instaurèrent la propreté grâce à la *cloaca maxima*, le Grand Égout. Ils dallèrent leur place centrale, le Forum, ils construisirent les premiers temples, puis (seulement : « puis ») les premières vraies maisons. Ce premier urbanisme devait tout ou presque aux Étrusques ; il devait aussi beaucoup aux Grecs, soit directement, soit indirectement par l'intermédiaire des voisins étrusques, eux-mêmes fortement hellénisés. Ces constructions prirent place dans la deuxième moitié du VIII^e siècle ; la Ville est ainsi née (on écrit Ville avec une majuscule quand il s'agit de Rome). Vers le début du VI^e siècle avant J.-C., les importations de céramique étrusque s'interrompirent ; des productions locales ou venues de Grande-Grèce les remplacèrent (on appelle Grande-Grèce le sud de l'Italie, une région dont le littoral était parsemé de colonies grecques). Ce changement de faciès correspond à une révolution économique et politique : les Latins venaient d'expulser les Étrusques ; les nobles arrachaient le pouvoir au roi.

Il serait néanmoins peut-être faux d'imaginer une opposition totale entre Latins et Étrusques : à l'époque archaïque, et pendant longtemps par la suite, les aristocraties des différentes cités étaient très liées les unes aux autres.